



Troisième partie

PORTRAITS DE CINÉASTES

1. LA CARRIÈRE EXEMPLAIRE DE WILLIAM GREAVES

William Greaves est né en 1926 à Harlem (New York), où il a passé toute sa jeunesse. Dès l'âge de quatre ans, il passait son temps à dessiner et, à quatorze ans, fut sélectionné comme l'un des 75 meilleurs « artistes juniors » de l'État de New York, ce qui lui valut de recevoir une bourse pour une école de formation artistique. Après quoi il s'inscrivit comme étudiant d'ingénierie au City College de New York, tout en participant aux activités d'une compagnie de danse africaine avant d'être engagé par Pearl Primus dans son ballet. Dès lors il se consacra entièrement au théâtre, en particulier dans la troupe du « Harlem's American Negro Theatre » avec des acteurs comme Frederick O'Neal et Sidney Poitier, avant d'être recruté par un producteur de Broadway et de jouer pendant deux ans pour le cinéma, la radio et la télévision en même temps qu'au théâtre.

En 1948, il fut admis à l'Actor's Studio, où ses camarades de classe s'appelaient, entre autres, Marlon Brando, Julie Harris, Anthony Quinn, Shelley Winters, Ben Gazzara, Rod Steiger. Il joua un rôle secondaire dans le film *Lost Boundaries* (*Frontières invisibles*) d'Alfred Werker, une production de Louis de Rochemont (1949), histoire d'un médecin noir à qui la pâleur de sa peau permet de passer pour blanc mais qui se trouve un beau jour confronté à la réalité de sa race. Louis de Rochemont avait été en 1935 le créateur de la fameuse série d'actualités *March of Time* et avait introduit dans le cinéma américain d'après-guerre des méthodes de tournage à petit budget :

« De Rochemont fut une inspiration pour moi, jeune cinéaste noir plein d'ambition dans les années cinquante. Il connaissait mon intérêt pour la réalisation et me permit de travailler comme sta-

giaire dans sa salle de montage. Son studio était alors le seul studio de cinéma dirigé par un Blanc où un Noir pouvait être traité avec respect et avoir une chance de s'exercer à la pratique interdite de la production. C'était un point remarquable dans une industrie qui était à cette époque entièrement hostile aux Noirs. »

C'est alors que William Greaves, encouragé par Louis de Rochemont, décide d'abandonner le métier d'acteur et de devenir réalisateur :

« En tant que jeune acteur noir, les rôles du genre « *Oncle Tom* » qu'on me proposait parfois me révoltaient et je les refusais invariablement. De plus j'étais continuellement agressé, sur les écrans, par des images de Noirs qui n'étaient pas seulement inacceptables mais insultantes. Je voyais ce qui arrivait à des acteurs noirs plus âgés comme Paul Robeson et Ethel Waters. J'ai décidé de passer derrière la caméra, où je pourrais contrôler ce qui apparaissait sur l'écran. »

Pour réaliser ce projet, William Greaves suit des cours de production cinématographique au City College de New York, alors dirigé par Hans Richter. Mais, désirent entrer dans l'industrie, il se heurte, en tant que Noir, à un « mur de racisme totalement impénétrable ». Il décide en conséquence d'aller travailler à l'Office national du film du Canada, où on refuse de le recevoir malgré des lettres de recommandation de Louis de Rochemont, Elia Kazan et Rouben Mamoulian :

« J'allais donc au Canada de ma propre initiative. J'ai traîné autour des studios de l'ONF, frottant mon nez dans les salles de montage et posant des questions ; finalement, ils m'offrirent un poste de stagiaire monteur. Durant mes huit années de séjour, je devins tour à tour assistant monteur, monteur de son, responsable d'extérieurs, chef monteur, scénariste et réalisateur. Concurrément avec ce travail de production, je commençai à enseigner le métier d'acteur de théâtre et de cinéma. C'était un passe-temps qui me donna l'occasion d'exercer mes talents de metteur en scène. Je finis par enseigner dans des studios que j'avais créés à Toronto, Montréal et Ottawa et par monter des spectacles dans ces villes. C'est une activité

que je poursuis encore aujourd'hui à l'Institut Lee Strasberg et occasionnellement à l'Actor's Studio. »

Au cours de son séjour à l'ONF, il travaille sur près d'une centaine de films, contribuant entre autres à introduire sur le continent américain les techniques du cinéma vérité appliquées au documentaire :

« Ma décision de travailler dans le documentaire fut heureuse parce que ce domaine est le plus favorable non seulement au développement intellectuel mais aussi à la qualification technique. Il exige d'un cinéaste un solide respect de la recherche, de la réalité, et une sensibilité au comportement humain. L'importance de mon travail au Canada m'avait donné l'expérience nécessaire. Quand commença le dégel du climat racial aux États-Unis, à la fin des années cinquante et au début des années soixante, je décidai de rentrer chez moi. Ici j'ai produit et dirigé pour la télévision de l'ONU puis je suis devenu indépendant en 1964 et j'ai depuis lors fonctionné comme producteur-réalisateur. »

Il a donc créé sa propre société, « William Greaves Productions », et commencé un actif travail qui compte aujourd'hui plus de deux cents documentaires de toutes sortes (il utilise les caméras Éclair et Arriflex B.L. ainsi que le magnétophone Nagra et le micro Sennheiser). Il estime avoir ainsi réussi à percer le mur de racisme qui barrait la route aux cinéastes noirs et à se faire admettre dans le monde du cinéma, grâce à des films importants comme *Still a Brother* (sur la bourgeoisie noire et son évolution) et *Ali the fighter* (sur le match Muhammad Ali-Joe Frazier en 1971). Il a reçu à ce jour une cinquantaine de prix internationaux pour sa production.

Mais son rôle civique le plus décisif, il l'a joué en tant qu'animateur, de 1968 à 1970, du *Black Journal*, une série produite par la National Educational Television (NET) et qui lui a valu l'Emmy Award (l'Oscar de la TV) en 1970. Ce programme mensuel d'une heure, relayé par quelque deux cents stations, avait pour but de répondre à la demande, formulée par une commission présidentielle après les graves désordres survenus dans les ghettos noirs en 1965-66, d'une couverture plus large et plus intensive des pro-

blèmes de la communauté noire dans la nation :

« Le Black Journal fournit aux Noirs et aux Blancs une vue continue de la vie dans l'Amérique noire. Il étudie les problèmes et les contributions des Afro-Américains et précise les obstacles à l'accomplissement noir et à de meilleures relations raciales. Il met l'accent sur les nouvelles et les apports culturels dans la communauté noire, de la politique aux affaires, de l'éducation aux arts, de l'information à l'humour. L'objectif premier dans la création du Black Journal a été d'entraîner et de former des reporters, monteurs, producteurs et techniciens de race noire. Cette série est spécifiquement destinée à servir d'atelier de formation où les Afro-Américains puissent acquérir technique et expérience dans les carrières de la TV. A en juger par les réponses (feedback) que nous recevons des communautés noire et blanche, il semblerait que nos efforts suscitent une appréciation de niveau inhabituellement élevé. »

Aux critiques de ceux qui ont vu dans ce programme une « soupape de sûreté » contre les révoltes des ghettos, William Greaves a répondu qu'il contri-

bue de la manière la plus constructive à « fournir à la communauté noire les faits lui permettant d'être digne et éclairée ». Et il a également exprimé sa certitude de voir les Noirs jouer un rôle de plus en plus important dans le domaine des médias :

« Je crois que les Noirs apporteront au cinéma et à la télévision la même contribution culturelle et créative que dans les domaines de la musique et des sports. Lorsqu'ils en ont la possibilité, les Noirs montrent un énorme talent et je crois que l'Amérique et le monde peuvent attendre d'eux le même niveau de contribution qu'ils ont apporté dans les activités qui leur étaient ouvertes. Si l'on connaît notre histoire, qui remonte beaucoup plus loin que les États-Unis, on apprend que nous avons fait partie de grandes civilisations et qu'il n'y a pas de raison que nous ne fassions pas partie d'une autre grande civilisation : celle qui devrait être la civilisation américaine, si l'Amérique peut se libérer elle-même de son racisme retardataire. »

M.M.

(Les citations de William Greaves sont extraites de diverses interviews figurant dans le dossier de presse qu'il nous a aimablement communiqué).

William Greaves tournant *Take one* en extérieurs.

